
HOMÉLIE VI.

BALAAM TENTÉ ET SÉDUIT.

HOMÉLIE SUR NOMBR. XXII, 1-19.

Puis les enfans d'Israël partirent et campèrent dans les campagnes de Moab, au deçà du Jourdain de Jéricho. Or Balac fils de Tsippor vit toutes les choses qu'Israël avoit faites à l'Amorrhéen. Et Moab eut une grande frayeur du peuple, parce qu'il étoit en grand nombre; et il fut extrêmement agité à cause des enfans d'Israël. Et Moab dit aux ancêtres de Madian: Maintenant cette multitude broutera tout ce qui est autour de nous, comme le bœuf broute l'herbe des champs. Or en ce temps-là Balac fils de Tsippor étoit roi de Moab. Lequel envoya des messagers à Balaam fils de Béhor, en Péthor, située sur le fleuve, dans le pays des enfans de son peuple, pour l'appeler, en lui disant: etc.

M. F., on a dit avec raison que l'histoire du peuple Juif étoit celle de la Providence. Nous y voyons à découvert cette main divine qui tour à

tour élève, abaisse les empires, et qu'on oublie trop aisément lorsqu'elle se cache sous les causes secondes. Israël formoit à peine un corps de peuple; il sort triomphant de l'Égypte conduit par l'Éternel: chaque pas qu'il fait vers la terre promise est marqué par quelque prodige opéré en sa faveur.

Dans notre texte il va nous offrir un spectacle nouveau et non moins intéressant. Ses ennemis intimidés, désespérant de le vaincre à force ouverte, ont recours à l'artifice; ils sollicitent l'assistance d'un pouvoir surnaturel. Vaine tentative contre un peuple que l'Éternel soutient! Un homme extraordinaire joue le principal rôle dans cette histoire: son exemple nous fournira de grandes et terribles leçons. Les circonstances où il est placé, les passions qu'elles développent dans son âme, voilà ce qui doit faire le sujet de nos réflexions. Accordez-nous une attention favorable; et veuille celui qui nous envoie ouvrir maintenant vos cœurs à sa parole. Ainsi soit-il.

Israël vainqueur et précédé de la terreur de son nom arrive dans les campagnes de Moab. A son approche, les Moabites tremblans croient déjà voir le glaive exterminateur levé sur leur tête: ils ignoroient que Dieu avoit résolu de les épargner en faveur de Loth dont ils tiroient leur

origine. Balac leur roi, dans le trouble qui l'agite, au lieu de chercher à s'éclaircir de son sort et à le rendre favorable, en prévenant les enfans de Jacob, en leur faisant proposer une alliance, et leur offrant les secours de l'hospitalité, ne voit de salut qu'en les perdant : il se hâte de conspirer contr'eux, et provoque lui-même les maux qu'il redoute. Ainsi quand l'homme s'abandonne à la terreur, son imagination troublée l'entourne de fantômes, et ses mesures fondées sur de chimeriques suppositions, sont presque toujours fausses. Heureux celui qui, lorsque l'horizon s'obscurcit et que l'orage s'avance, sait conserver une âme ferme, envisager le danger sans pâlir, délibérer et agir avec le sang-froid de la raison ! Heureux celui qui cherche alors dans le Tout-Puissant sa délivrance et son asile ! Heureux celui qui peut dire avec les Saints : *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous* (1) ? *Le Seigneur m'est en aide, je ne craindrai point ce que l'homme me pourroit faire* (2) ! *L'Éternel est pour moi . . . Que me feroit l'homme mortel* (3) !

Le roi de Madian se joint à celui de Moab. Tous deux ont recours à Balaam : ils envoient

(1) Rom. VIII, 31.

(2) Hébr. XIII, 6.

(3) Ps. CXVIII, 6.

des députés chargés de présens et autorisés à lui faire les plus brillantes promesses.

Au milieu d'une nation idolâtre, Balaam étoit adorateur du vrai Dieu qui se révéloit à lui par intervalles et l'honoroit du don de prophétie. On sait qu'à l'époque où les hommes furent dispersés, le culte et la connoissance de l'Éternel se répandirent sur la terre ; il en restoit encore quelques vestiges. En attendant que *le Soleil de justice* vint dissiper les ténèbres de l'idolâtrie, la bonté divine daignoit les tempérer par quelques lumières placées çà et là dans l'espace. Job, Jéthro servoient le Seigneur ; Melchisédec lui offroit des sacrifices ; Balaam étoit éclairé de son Esprit.

Ce dernier méloit-il au culte du vrai Dieu des pratiques superstitieuses et criminelles ? c'est ce que semble annoncer le titre de *devin* qui lui est donné dans l'Écriture. Peut-être cependant l'auteur sacré a-t-il seulement voulu le désigner par le nom qu'il portoit chez les Moabites qui, méconnoissant la source des lumières surnaturelles dont il étoit enrichi, les attribuoient sans doute à la magie. Quoiqu'il en soit, deux rois s'adressant à lui dans une occasion si critique, nous donnent lieu de présumer que le nom de Balaam jetoit un grand éclat dans le pays qu'il habitoit. Quant à son caractère, Saint

Pierre nous dit qu'il *aima le salaire d'iniquité* (1). Moïse dans la suite de cette histoire et Saint Jean dans l'Apocalypse, nous apprennent que Balac recut de lui le conseil infernal de corrompre les Hébreux par le moyen des filles de Moab, et de les rendre infidèles au Très-Haut, pour leur ravir sa faveur (2). On ne sauroit croire qu'au moment dont parle mon texte, la vertu de Balaam fut encore pure, entière; car comment concevoir que peu de jours eussent suffi pour produire en lui un changement si terrible! Et si l'on y prend garde, quelque peu que nous en dise aujourd'hui l'historien sacré, on aperçoit déjà chez cet homme le germe des vices qui le perdront.

Les deux rois l'invitent à venir auprès d'eux pour maudire Israël. C'étoit une opinion reçue parmi les Païens, que les devins et les ministres des autels pouvoient envoyer des fléaux sur les peuples : c'étoit même un usage établi parmi eux de prononcer des imprécations contre ceux qu'ils alloient combattre. Ils pensoient ainsi attacher à leur sort une fatalité sinistre, et les regardant comme des victimes dévouées, ils fermoient leur cœur à tout sentiment de pitié. Nous ne rapporterons point le formulaire épou-

(1) 2 Pier. II, 15. (2) Nomb. XXXI, 16. Apoc. II, 14.

vantable dont on se servoit dans ces conjonctures ; c'est assez de remarquer que tel est le sens de cette demande : *Viens maintenant , je te prie , et maudis ce peuple , . . . car je sais que celui que tu béniras sera béni , et que celui que tu maudiras sera maudit.*

Cependant les ambassadeurs des rois s'avancent vers l'humble retraite de Balaam. Certes , c'est un spectacle intéressant que la pompe et la majesté du trône qui s'humilient devant la puissance des talens et du génie. C'est une lutte digne de fixer nos regards que celle du tentateur armé de toutes ses séductions , contre un homme protégé par des dons surnaturels.

Quelle sera l'issue de cette lutte ? Ah ! qu'il seroit beau de voir et les promesses et les menaces de deux monarques se briser contre la vertu simple et sévère d'un ministre du Seigneur ! Qu'il siéroit bien à Balaam d'apprendre au roi des Moabites que ni ses faveurs ni son pouvoir ne sauroient le séduire , et que sa conscience ne reconnoît d'autre maître que son devoir ! Mais les dons surnaturels ne sanctifioient pas nécessairement ceux qui en étoient favorisés. Si sous l'extérieur imposant d'un prophète il cache un cœur épris des vanités de la terre , nous verrons se vérifier en lui cette maxime si pro-

fonde de la sagesse divine : *Nul ne peut servir deux maîtres* (1).

Balaam semble d'abord concilier ses devoirs envers Dieu avec les égards que demande la dignité de ceux qui s'adressent à lui : *Demeurez ici cette nuit*, dit-il aux députés, *et je consulterai l'Éternel*. Mais en examinant de plus près sa réponse, on y découvre sous l'apparence de la piété, l'alliage des passions mondaines; il ne peut se résoudre à un refus prompt et positif. *Demeurez*, dit-il aux seigneurs Moabites; et je crois l'entendre ajouter au fond de son cœur : *demeurez*, promesses flatteuses, brillante perspective ! Ne vous éloignez pas ; *je consulterai l'Éternel*.

Et sur quoi le consultera-t-il ? S'il est des occasions douteuses dans lesquelles, avant de se déterminer, on doit examiner, réfléchir, n'en est-il pas aussi où délibérer c'est balancer à suivre la loi du devoir, et peut-être désirer de s'y soustraire ? N'est-il pas des propositions révoltantes auxquelles il n'est pas permis de s'arrêter et que repousse une âme honnête ? Balaam éclairé de l'Esprit Saint pouvoit-il ignorer quelle main avoit opéré tant de prodiges en faveur d'Israël, et l'avoit conduit jusqu'au pays de Moab ?

(1) Matth. VI, 24.

Ignoroit-il que faire des vœux contre un tel peuple, s'opposer à lui, c'étoit contrarier les vues du Seigneur, s'opposer au Seigneur lui-même ? Si dans le sein du paganisme une prêtresse que les Athéniens vouloient obliger à maudire un seul homme accusé d'impiété, fit entendre ce mot sublime : *Je suis prêtresse pour bénir et non pour maudire* ; comment Balaam, ministre du vrai Dieu, pût-il délibérer de sang-froid s'il maudirait un peuple innombrable, innocent ; un peuple avec lequel, dans une terre idolâtre, il soutenoit cette relation si douce d'un même culte et d'une même foi ?

Il consulte l'Éternel, et d'après la défense positive qu'il en reçoit, il congédie les députés et se refuse à leur demande, soit qu'il se soumette en effet, soit plutôt que son esprit ne lui fournisse aucun moyen d'éluder la déclaration du Seigneur, de se prêter aux désirs de Balac ; car nous avons assez entrevu son caractère pour présumer que ce n'est pas sans regret qu'il obéit : son imagination suit les seigneurs de Moab ; elle erre à la cour de leur roi, elle se peint des couleurs les plus vives, les biens, les honneurs auxquels il a fallu renoncer ; il éprouve alors un vide pénible, et peut-être se reproche-t-il déjà son obéissance.

Cependant les ambassadeurs rapportent à
Balac

Balac la réponse du prophète. Suivant la marche des passions , le désir de le gagner s'enflamme par les obstacles ; et soit que le prince n'imagine pas qu'on puisse résister à un certain degré de tentation , soit qu'il ait pénétré le caractère de celui auquel il s'adresse , il lui envoie des Seigneurs d'un plus haut rang et chargés de lui faire des promesses plus magnifiques. Mais Balaam leur répondit : *Quand Balac me donneroit sa maison pleine d'or et d'argent , je ne pourrois point transgresser le commandement de l'Éternel mon Dieu.*

Grande et belle réponse ! N'avons-nous point fait injustice au prophète ? Quelque passion vile peut-elle se cacher dans l'âme de celui qui tient un si noble langage ? Hélas ! Chrétiens , cet appareil de vertu n'est pas toujours le gage de sa sincérité , du moins de sa constance. *La plupart prêchent leur bonté , dit le Sage , mais qui est-ce qui trouvera un homme véritable (1) ?* La vertu pure et affermie se suffit à elle-même ; elle agit naturellement , sans effort ; elle n'a rien de pompeux ; mais lorsqu'elle est chancelante , elle abonde en paroles , soit qu'elle veuille s'armer contre sa foiblesse , ou la dérober aux yeux d'autrui. Si les premiers âges du monde

(1) Prov. XX , 6.

nous offrent déjà l'exemple de cette vérité, elle est bien plus sensible de nos jours où l'excès de la civilisation a substitué aux qualités du cœur un dangereux abus des facultés de l'esprit. Aujourd'hui poussé jusqu'au dégoût, cet étalage de belles maximes n'en impose qu'à la première enfance. On ne s'étonne plus d'entendre parler de discrétion, celui qui ne peut taire un secret; de courage et d'énergie, celui qui sacrifie tout à la crainte; de probité, l'homme sans foi; de vertu, la femme sans pudeur. On sait que comme jadis dans les combats on armoit plus soigneusement la partie la plus foible, c'est un sentiment secret de ce qui leur manque qui les fait appuyer sur ce point.

Mais revenons à Balaam. Voyons comment il soutiendra l'héroïque déclaration qu'il vient de faire. *Demeurez encore ici cette nuit, ajoutez-il, et je saurai ce que l'Éternel continuera de me dire.* Quoi donc! Il ose consulter de nouveau le Seigneur, quand le Seigneur a prononcé! Après une défense positive, il n'est pas assez éclairci! Il ose attendre quelque changement dans les décrets du Très-Haut, comme s'il étoit *homme pour mentir et fils de l'homme pour se repentir* (1)! N'est-ce pas ainsi qu'un enfant con-

(1) Nomb. XXIII, 15.

trarié dans ses désirs par une défense qui le gêne, revient à la charge auprès de son père, et sollicite de lui-même la permission de lui désobéir!

La voilà donc à découvert, o Balaam, la bassesse de ton âme! Tu caches dans ses replis cette *racine de l'avarice qui produit tous les maux* (1). Échauffé par la tentation, ce principe vicieux a fermenté dans ton cœur, il le remplit, il l'infecte. En feignant de consulter le Seigneur, tu commences en effet à lutter avec lui; la balance penche du côté du crime. Tu seras entraîné dans l'abîme par ces passions qui ne permettent plus à l'homme de s'arrêter quand il a commencé de les suivre.

Ainsi donc, M. F., ces talens, ces lumières, ces dons du génie que nous aimons associer dans notre pensée à la grandeur, à la noblesse de l'âme, qui nous paroissent non seulement une émanation de la Divinité, mais un rayon de sa gloire, ils peuvent s'allier aux vices les plus bas! Dans l'ivresse de son orgueil Balac a cru pouvoir gagner par son or le serviteur de Dieu, et son insolente présomption sera suivie du succès! Celui qui parloit avec tant de force et de noblesse de l'obéissance due à l'Éternel, séduit par des richesses périssables, est sur le point de lui manquer

(1) 1 Tim. VI, 10.

de fidélité ! Hélas ! parmi les ministres du Seigneur ce ne sont pas ceux qui jettent le plus d'éclat qui sont toujours les plus agréables à ses yeux : un esprit humble et docile, un cœur plein de foi, un cœur brûlant pour son service et qui lui appartient tout entier, voilà de plus sûrs garans d'une fidélité constante que les dons les plus brillans, que les dons extraordinaires et miraculeux. Balaam dont notre texte fait prévoir la chute n'est pas seulement un homme distingué par ses lumières et son génie ; il est animé de l'Esprit Divin ; c'est un prophète.

Idee triste et terrible ! L'égarement du foible, de l'ignorant nous inspire un sentiment de compassion ; celui de l'homme fort et éclairé nous effraie ; dans le trouble où il nous jette ; nous n'osons plus compter sur personne, nous croyons voir chanceler tous les appuis qui soutiennent la société. Oui, la chute de l'un de ceux qui devoient servir de guides à leurs frères, fait à l'église, à la religion, une plaie difficile à fermer ; après plusieurs siècles, le scandale est encore attaché au nom de Balaam ; ce nom ne sera jamais prononcé sans réveiller à la fois l'idée de la sainteté de son ministère et de sa prévarication.

Ici, Chrétiens, rapprochant sa lâche condescendance de la belle déclaration qu'il avoit faite, je cherche à m'expliquer à moi-même cet affli-

geant contraste et je demande : Balaam étoit-il un de ces hypocrites audacieux qui s'efforcent de voiler sous de beaux dehors la turpitude de leur âme, et qui peuvent supporter le sentiment de cette indigne opposition ? Il est sans doute de tels hommes ; mais j'ai plus de penchant à croire qu'il étoit du nombre de ceux qui se font illusion à eux-mêmes. Il paroît moins décidément corrompu qu'atteint d'un penchant vicieux : son caractère est déterminé au mal par la force des circonstances. A l'époque dont il s'agit, il gardoit sans doute encore des ménagemens avec sa conscience. Pour faire le premier pas, il avoit besoin de fermer les yeux sur le gouffre vers lequel il s'avançoit. J'arracherai du Seigneur une permission donnée dans sa colère ; je m'en autoriserai pour aller auprès du roi de Moab, et s'il ne m'est pas permis de maudire le peuple de Dieu, j'emploierai les ruses de l'enfer pour lui ravir sa protection. . . . Voilà jusqu'où l'amour de l'or devoit conduire Balaam ; mais voilà ce qu'il n'eût pu sans horreur s'avouer à lui-même. Il se dit sans doute : Je n'ai d'autre but que de concilier le service de l'Éternel avec les égards dus à deux monarques ; de nouvelles instances exigent de moi une nouvelle démarche ; après tout je ne peux courir le risque de m'égarer en consultant l'Éternel. Ainsi par de spécieux so-

phismes il se déguise le piège où la passion l'entraîne.

M. F., nous ne le connoissons què trop cet art malheureux de nous tromper nous-mêmes, et c'est la grande source de nos fautes. Il est peu d'hommes qui pèchent *avec fierté*, qui s'abandonnent au crime en criminels : la plupart voudroient concilier la loi du Seigneur avec leurs penchans déréglés ; ils voudroient, en faisant le mal, se persuader que le mal est bien ; ils contestent avec leur conscience, si je puis m'exprimer ainsi, pour en arracher la permission qu'ils désirent. Hélas ! en punition d'avoir cherché à s'abuser, ils n'y réussissent que trop bien ; ils en viennent à confondre toutes les idées ; ils en viennent jusqu'à prendre la voix de la passion pour celle de la raison, de la vérité, quelquefois même de la religion.

O vous qui, tels que Balaam, après avoir tenu le noble langage de la vertu, êtes tombés dans de honteux égaremens, dites-nous si votre histoire n'a pas été la sienne. Lorsque pour la première fois vous cédâtes à un penchant coupable, dites-nous si vous envisageâtes sous ses traits hideux le crime que vous alliez commettre. Dites-nous si vous n'avez pas commencé par le voiler ! Non ; vous n'avez point bravé l'infamie, mais voici ce qui vous a perdus ; c'est qu'au lieu de respecter

et de suivre cette première décision du cœur qui vous enseignoit votre devoir, vous avez consulté de nouveau; vous avez appelé les illusions; vous avez employé toutes les ressources de votre esprit à vous justifier à vous-mêmes ce premier pas qui a décidé de votre sort. Ainsi pervertissant l'usage du plus noble don qu'il ait reçu de toi, Grand Dieu, l'homme se sert de la raison pour pallier les fautes où la passion l'entraîne! Ainsi se vérifie cette parole de nos Saints Livres : *Dieu avoit fait l'homme droit, mais ils ont cherché beaucoup de discours* (1)!

Qu'elle paroît terrible cette vérité dans un âge où l'on a vu les dons mêmes du génie devenir un moyen d'erreur, et l'aveuglement s'étendre en raison des lumières; où cet *Esprit de mensonge* envoyé pour séduire Achab (2) sembloit planer sur nos têtes, obscurcir nos voies, et nous égarer loin des sentiers du Seigneur.

Je le sais, Chrétiens, et grâces en soient rendues au Dieu des miséricordes; le remède est sorti de l'excès même du mal : les yeux se sont ouverts; on est revenu à la religion. Ah! pour ne plus nous éloigner d'elle, respectons ce premier cri de la conscience qui, prévenant toute délibération, nous dit ce qu'il faut faire

(1) Ecclés. VI, 29.

(2) 1 Rois XXII.

et nous retrace à l'instant la loi du Seigneur. N'en appelons jamais ; c'est l'oracle de Dieu même. Si la passion demande un second examen, tout est perdu ; la raison séduite devient le vil apologiste du mal ; l'homme pêche avec sécurité, parce que suivant l'énergique expression du Sauveur, *ce qu'il y a en lui de lumière n'est plus que ténèbres* (1). Il marche alors dans *cette voie qui paroit droite, mais qui aboutit à la mort* (2).

Nous finissons ici l'explication de notre texte ; mais il est une réflexion principale qui en découle, et qui doit nous occuper encore quelques instans.

Quand Balac me donneroit sa maison pleine d'or et d'argent, je ne pourrois point transgresser le commandement de l'Éternel mon Dieu. Elles subsisteront dans tous les âges ces belles paroles à la honte de celui qui les prononça et qui les démentit lâchement par sa conduite. Elles aggravent son crime. Elles doivent nous faire redouter cet esprit d'avarice qui peut régner dans une âme malgré les plus vives lumières de la raison et de la foi. La piété, l'intégrité, la faveur du Tout-Puissant sont infiniment préférables aux biens de la terre, telle

(1) Matth. VI, 23.

(2) Prov. XIV, 12.

est la vérité qu'elles supposent : vérité si évidente qu'il est inutile de la prouver et qu'on peut la regarder comme axiome.

Balaam en étoit convaincu, et cependant il succomba. Personne, je m'assure, n'oseroit la révoquer en doute, et cependant qu'il est peu d'hommes affranchis de l'amour des richesses ! Quand fut-il plus nécessaire de s'élever contre cette indigne passion ? Quand le nombre des prévaricateurs fut-il plus grand ? Chacun, il est vrai, étale dans ses discours son désintéressement, sa délicatesse ; mais qu'arrive-t-il au jour de l'épreuve ? Hélas ! pour triompher de cette probité si fière, il n'est pas besoin des ambassadeurs d'un roi, de ses présens, de ses promesses ; le plus petit gain en devient l'écueil. Il est sans doute des hommes supérieurs à la corruption du temps et en faveur desquels je me plais à faire une honorable exception ; mais il n'en est pas moins vrai que le caractère distinctif de notre siècle c'est l'esprit d'intérêt, la cupidité, l'amour des richesses. L'or, l'or est le Dieu qu'on adore. Le jeune homme à l'âge des sentimens généreux pense à acquérir de l'or. Ses parens, en lui choisissant une épouse, une vocation, pensent à lui procurer de l'or. Le vieillard chancelant sur le bord de la tombe pense encore à amasser de l'or. Tout se fait, tout s'achète ;

tout s'oublie pour de l'or. Fatale soif de l'or ! Source féconde d'illusions et d'iniquités ! C'est toi qui endurcis l'homme et l'amollis tout ensemble. C'est toi qui le rends sans entrailles pour ses frères et lui ôtes toute énergie. C'est toi qui substitues aux lois de la religion et de la morale les projets de l'égoïsme et de l'ambition. C'est toi qui tues l'esprit public et ne laisses plus dans les cœurs d'étincelle pour ranimer ce beau feu. Violence pour acquérir, bassesse pour conserver, lâcheté des nations civilisées, barbarie des peuples sauvages, voilà tes fruits empoisonnés. Une fois infectée de ces principes de mort, la société n'existe plus qu'en apparence ; elle ne se maintient que par inertie ; dès que le souffle des passions vient agiter son sein, sa corruption intérieure s'exhale ; au premier choc elle tombe en dissolution. *Ceux qui veulent s'enrichir, dit l'Écriture, tombent dans la tentation, dans le piège, et dans un grand nombre de désirs insensés et pernicieux, qui plongent les hommes dans la ruine et dans la perdition* (1).

Mais s'il ne fut jamais plus nécessaire de s'élever contre les ravages que fait l'amour des richesses, jamais aussi il n'y eut de moment plus

(1) 1 Tim. VI, 9.

propice pour nous rappeler à nous-mêmes. Quel moraliste éloquent, quel prédicateur énergique parla jamais de l'instabilité des biens de la terre avec autant de force que l'histoire de nos jours? Combien d'hommes nous avons vus accoutumés à leurs douceurs, en être tout-à-coup dépouillés! A ce spectacle, une voix secrète ne nous a-t-elle jamais dit : « Voudrais-tu pour des richesses » qui s'envolent, te préparer des remords sans » fin, et devenir la proie du ver qui ne meurt » point? » Hélas, tout chancelle autour de nous : ce que nous croyons saisir nous échappe; et nous ne nous attacherions pas, nous ne nous attacherions pas uniquement au rocher des siècles, au seul Être *en qui il n'y a ni changement, ni ombre de variation* (1)! Nous ne chercherions pas à nous faire *un trésor dans les cieux, où les vers et la rouille ne gâtent rien, où les voleurs ne percent ni ne dérobent* (2)!

Ne croyez pas cependant, M. F., que je veuille ici porter le trouble dans votre imagination, et vous interdire les jouissances innocentes de la fortune ou les soins légitimes pour améliorer votre situation. Si les commandemens du Seigneur ont sur vous plus d'empire que les séductions du tentateur, si vous désirez vérita-

(1) Jaq. I, 17.

(2) Matth. VI, 19.

blement d'avoir en abondance de quoi faire toute sorte de bonnes œuvres, puisse le succès couronner vos travaux, et l'opulence entrer dans vos maisons. Puissiez-vous être tels que *ces arbres plantés au bord des eaux vives, qui rendent leur fruit en leur saison, et dont le feuillage ne se flétrit jamais* (1). *Que celui qui fournit au semeur de quoi semer, multiplie ce que vous avez semé et augmente les fruits de votre justice* (2).

Mais je dois aussi vous le dire; dans un siècle corrompu il est bien difficile de demeurer pur en courant à la fortune. Ce milieu qui paroît plus doux à suivre est précisément le point où il en coûte de s'arrêter. Il est plus aisé de ne rien accorder aux passions que de leur refuser quelque chose. Il est plus aisé de se mettre à l'abri de la tentation que de lui résister toujours. Le seul garant de l'intégrité peut-être, c'est une âme entièrement libre du joug de la cupidité. Non, ce n'est pas assez de nous promettre que l'interdit ne souillera jamais nos demeures; ce n'est pas assez pour le siècle où nous vivons. Il faut nous élever jusqu'à cette fière indépendance de la vertu qui ne peut être séduite parce qu'elle ne peut être tentée. Il faut arracher de notre

(1) Ps. I, 3.

(2) 2 Cor. IX, 10.

cœur ce principe de fragilité qui, au jour de l'épreuve, donne prise sur nous. Il faut fortifier notre âme de tout l'ascendant qu'ont sur elle les sens et leurs habitudes. Il faut fortifier l'homme tout entier et fermer à la séduction toutes les avenues pour arriver jusqu'à nous. Si les plaisirs que donne l'opulence trouvent une fibre sensible dans notre cœur, dès cet instant peut-être notre imagination est pervertie; l'or nous paroît un enchanteur qui peut embellir tous nos instans. Vainement nous nous croyons vertueux encore; nous n'attendons que l'occasion pour devenir coupables.

La voilà la grande leçon que nous donne notre texte. Dans la chute d'un Prophète, c'est-à-dire, d'un homme armé de tous les secours, de tous les motifs à la vertu, nous voyons l'impuissance de tous ces secours, si l'on nourrit dans son cœur un principe de corruption.

Et n'est-ce pas aussi là ce que nous enseignent les annales de tous les peuples? Parmi les grands hommes dont nos Livres Saints nous ont transmis les noms, ceux dont le caractère s'est conservé sans ombre et sans tache, les Moïse, les Samuel; les Elie, les Jean-Baptiste n'eurent-ils pas pour trait distinctif le désintéressement, l'austérité des mœurs? Ce même trait se retrouve, si je puis faire ce rapprochement, chez les héros et

les sages Païens les plus respectés ; mais au contraire tous ceux qui ne surent pas conserver la simplicité des goûts et des habitudes, en s'associant au luxe de leur siècle, prirent quelque part à ses souillures.

Armons-nous donc, Chrétiens, contre les tentations de la vie et contre ses vicissitudes. Exerçons-nous, exerçons-nous à mépriser ces vaines jouissances, ces dangereuses commodités qui, telles que d'invisibles liens, nous entraînent dans le piège. Mais c'est surtout dans le premier âge, lorsque l'âme a toute son énergie, lorsqu'elle n'est pas encore liée des chaînes de l'habitude, c'est alors qu'on peut plus aisément former l'homme à un généreux mépris des richesses.

Pères et Mères, peut-être regrettez-vous pour vos enfans une fortune que des circonstances malheureuses vous ont enlevée, et qui dans les rêves de votre tendresse, vous sembloit faite pour embellir leur vie. Hé bien, il est en votre pouvoir de leur laisser un avantage beaucoup plus précieux. Apprenez-leur à être contents de ce que Dieu leur a donné, à se passer de tout ce qu'ils n'auront pas. Accoutumez-les de bonne heure à supporter ces maux dont l'habitude émousse le sentiment. Inspirez-leur l'ambition d'acquérir ces biens que l'homme porte partout.

avec lui et que rien ne peut lui ravir. Apprenez-leur à préférer à tout ces plaisirs dont le cœur est la source, et qu'ils sachent élever leur cœur vers le ciel où est leur véritable trésor. En vous occupant pour eux du choix d'une vocation, ne cherchez pas celle qui peut flatter la cupidité, mais celle qui protégera leur innocence. Ne calculez pas les chances de la fortune, calculez celles de la probité: alors vous aurez tout à attendre et rien à redouter pour eux de l'avenir. Si dans ses décrets éternels la Providence a résolu de leur dispenser l'abondance, ils sauront goûter ses plaisirs les plus vrais et les plus nobles; les richesses dans leurs mains seront telles que ces eaux limpides qui fertilisent les lieux qu'elles arrosent: leur prospérité fera la prospérité publique: on les comptera parmi ces riches qui ont honoré Genève et dont le souvenir sera toujours cher aux âmes sensibles. Si la médiocrité ou même l'indigence doit être leur partage; citoyens industrieux, courageux, incorruptibles, ils n'en seront pas moins précieux à la société dont ils feront la force. La nature qui se plaît à favoriser ceux qui ne s'éloignent point d'elle, et qui fait goûter à l'homme dont le cœur est pur, dont les sens ne sont point émoussés, des délices qui ne sont connues que de lui, la nature assaisonnera

pour eux les jouissances d'une vie simple. Ils ne connoîtront pas les privations, parce qu'ils ne connoîtront pas les besoins. Le Prince du siècle leur ouvreroit en vain ses trésors; loin que leur vertu fut vaincue, elle ne seroit pas même ébranlée. Pères et Mères, c'est ainsi que dans vos enfans vous formerez des hommes, des chrétiens, des citoyens pour le ciel et pour la terre. C'est ainsi qu'en assurant le bonheur de toute leur existence, vous préparerez la régénération des mœurs publiques.

Ah! M. F.; cette régénération; n'est-ce pas ce qu'attend, ce que veut de nous cette main puissante qui depuis si long-temps nous retient dans le creuset brûlant de l'affliction?

Arbitre suprême des événemens, Protecteur et Juge des peuples, o toi qui te sert des orages pour fertiliser le sein de la terre et des calamités pour rappeler à toi les nations, grand Dieu, que cette voix des calamités soit enfin entendue! Que nous ne soyons pas tels que ces hommes dont il est dit: que *frappés de tes plaies, ils ne se repentirent point; qu'ils se mordoient la langue et blasphémoient le Dieu du ciel dans la violence de leurs douleurs* (1). Que par notre fidélité à tes lois et notre rési-

gnation

(1) Apoc. XVI, 10, 11.

gnation à ta volonté, nous prévenions de nouveaux coups de ta justice. Qu'instruits par tant d'énergiques leçons de l'instabilité, du néant de tout ce qui n'est pas toi, nous mettions en toi seul notre espérance et notre félicité. Éternel, *inclina-nous à tes témoignages et non au gain déshonnéte* (1), ensorte que nous la fassions non-seulement des lèvres mais du cœur, et que nous la soutenions par toute notre conduite cette belle déclaration : *Quand Balac me donneroit sa maison pleine d'or ou d'argent, je ne pourrois point transgresser le commandement de l'Eternel mon Dieu.* Ainsi soit-il.

(1) Ps. CXIX, 36.